

tres, ont semblé une suite de la dégradation que la race humaine a subie. Les désirs pour les choses de ce monde, dit le Neadirsen, sont une offense à Dieu; il faut les dompter par les mortifications et la pénitence.

La notion de la division en deux substances a pu également fortifier le penchant de l'homme aux macérations. Dans ce système, la matière est l'ennemi et, pour ainsi dire, le tyran de l'esprit, emprisonné dans son épaisse enveloppe. Il faut vaincre cette ennemie, détrôner ce tyran. Tout ce qui le fait souffrir ou ce qui l'affaiblit, les jeûnes, les abstinences, la résistance aux besoins ou aux attraites des sens, les tortures volontaires, sont des triomphes qui affranchissent de ses liens grossiers la substance spirituelle; et l'esprit pur, rendu à sa liberté, s'élève jusqu'à Dieu pour se confondre et se perdre en lui.

Les raffinements de cruauté qu'on remarque dans les sacrifices humains chez certains peuples, tiennent au dogme de la sainteté de la

même, ces paroles curieuses : « Je perdis dans la même semaine mon père et mon mari, Dieu me fit la grâce de ne regretter ni l'un ni l'autre. »

douleur. Chez les Mexicains, tantôt on traînait les victimes par les cheveux jusqu'au haut de la pyramide sur laquelle elles devaient périr; tantôt on les écorchait en vie, et les prêtres se revêtaient de leur peau sanglante; tantôt on les jetait dans un brasier ardent, pour les en retirer avec des crochets, pendant qu'elles respiraient encore, et les égorger sur l'autel.

Observons toutefois que pour s'emprendre profondément dans la religion, l'idée de la sainteté de la douleur eut besoin toujours d'être secondée par le climat. On confondrait à tort avec les macérations et les tourments spontanés des nations méridionales les suicides fréquents dans le Nord. Ces suicides prenaient leur source dans les habitudes guerrières, d'après lesquelles une mort violente étant seule honorable, les héros impatientes s'indignaient d'attendre de la vieillesse une dégradation lente et progressive (1).

M. de Montesquieu, dont nous avons rappelé plus haut une observation relative au mérite de la continence, en fait une autre non

(1) V. ci-dessus, p. 78.

moins juste; sur la contradiction qui semble exister entre la mollesse du Midi et la manière dont ses habitants courent au-devant de la mort, la bravent, la défient. Mais il n'a vu qu'une des causes de cette contradiction, et l'une de ses causes secondaires. La principale est la religion qui transforme le plaisir en crime et la souffrance en mérite. La crainte du plaisir devient une fureur dans les climats qui portent impérieusement les hommes aux jouissances physiques. Comme les sens tourmentés plutôt que soumis par les macérations et les abstinences, reprennent sans cesse leur empire, les consciences timorées s'épouvantent de retrouver partout ce plaisir qu'elles fuient, et pour mieux combattre cet adversaire opiniâtre, elles entassent rigueurs sur rigueurs et supplices sur supplices. Ce sont les personnes les plus susceptibles d'affections vives, les plus portées à la volupté, qui se livrent aux austérités les plus recherchées et sont comme saisies de l'amour de la douleur. Fatiguées d'une lutte toujours inutile, elles se font de l'excès de la souffrance un rempart contre leur faiblesse et les séductions de la nature.

Les Grecs repoussèrent toujours de leur religion publique les macérations ainsi que les rites licencieux. Les philosophes, jusqu'au deuxième siècle de notre ère, nourris dans les lettres grecques, avaient tant de peine à s'expliquer les austérités des solitaires de la Thébaïde et les chaînes de fer dont ils se chargeaient, qu'ils les croyaient frappés de délire, en punition de ce qu'ils avaient abandonné le culte des dieux (1).

Qu'on n'objecte pas que ces mêmes philosophes, les stoïciens, les nouveaux pythagoriciens, et les platoniciens d'Alexandrie, imposaient des douleurs et des austérités à leurs disciples (2). Il a pu y avoir dans Pythagore, qui, dit-on, fut obligé de se soumettre

(1) V. un ancien fragment, intitulé *le Philosophe*, dans le 9<sup>e</sup> vol. des Mémoires ecclésiastiques de Tillemont, p. 661-668.

(2) Ces austérités philosophiques remontent même au temps de Socrate. Strepziade, son prétendu disciple dans Aristophane (*Nuées*, 38), se déclare prêt à souffrir tout ce que voudront les philosophes : « Je livre volontiers, dit-il, mon corps au fouet, à la faim, à la soif, au froid; et quand ils m'écorcheraient vif, j'y consens, pourvu qu'ils me tirent des mains de mes créanciers. »

à des tourments de tout genre, afin d'être admis à la connaissance de la doctrine secrète des prêtres d'Égypte, quelque imitation de leurs pratiques; mais son école les considérait comme des épreuves du courage et de la discrétion des récipiendaires, sans y attacher un mérite religieux. Les stoïciens voulaient démontrer de la sorte que la douleur n'était pas un mal; et, quant aux platoniciens, auxiliaires à demi vaincus d'une religion dans laquelle ils introduisaient des extravagances étrangères, croyant la rendre plus forte contre des rivaux qu'ils parodiaient, ils ne sauraient valablement être consultés sur l'esprit véritable d'une religion que leurs efforts tendaient à dénaturer.

## CHAPITRE VI.

*De quelques dogmes qui ont pu s'introduire dans les religions sacerdotales, comme conséquences de ceux que nous venons d'indiquer.*

AVANT de terminer ce livre, nous devons rapporter quelques effets singuliers d'une disposition que nous avons souvent remarquée dans l'homme civilisé ou sauvage : nous voulons parler de son penchant à prêter à ses dieux ses inclinations, ses sentiments et même ses aventures. Ce penchant s'est manifesté de la manière la plus évidente dans toutes les religions soumises aux prêtres, et y a fait pénétrer les dogmes les plus bizarres. Ainsi, les Égyptiens croyaient Apis né d'une génisse fécondée par le soleil (1). Les Scythes rapportaient

(1) VOGEL, Rel. der Ægyp. p. 175.